

**Réflexions
au sujet
de l'actuel substrate
anarchiste informel,
insurrectionnel
et internationaliste**

(Pour un nouveau manifeste anarchiste)

Note pour le lecteur

Les réflexions suivantes sont le fruit d'un long dialogue, entamé il y a presque un an, entre plusieurs compagnons de différents endroits de la planète, qui ont mûri la conviction non seulement qu'il y a la nécessité d'un **débat** franc, honnête et positif entre les différentes facettes du mouvement anarchiste de la tendance informelle et insurrectionnelle, mais aussi que le moment est propice pour le réaliser.

Au fond, de ce **débat** franc et sincère ont certes émergé des visions divergentes sur des nombreuses questions et points spécifiques, qui nous placent tous face à la solution possible des différents problèmes et points de vue ; on a donc été poussés à des approfondissements qui, au début, semblaient insurmontables ou presque.

C'est précisément au cours de ces approfondissements que nous avons rencontré des difficultés non attendues, qui ont sans doute une grande **importance** au sein de ces réflexions, que nous souhaiterions faire circuler dans toutes les langues et dans tous les lieux de la planète, afin que les compagnons et les compagnones puissent en prendre connaissance.

Les difficultés qui ont émergé à chaque fois que l'on a approfondi des arguments, sont dues à différents types de problèmes, **étroitement entremêlés, dont :**

a) le fait que les significations des mots d'une langue, une fois qu'ils sont traduits dans une autre langue, ne correspondent pas de manière parfaite à l'original, ce qui fait que souvent l'on perd certaines spécificités qui, dans le domaine de nos réflexions, ont une importance fondamentale ;

b) la signification différente, acquise au long du temps, dans une langue donnée, de mots et de concepts facilement traduisibles dans une autre langue, mais qui parfois sont déformés par la traduction ;

c) l'utilisation particulière de certains termes et concepts qui a été faite, pendant des temps même courts, par chaque composante du mouvement, surtout par les jeunes générations, et à des endroits différents, ce qui rend nécessaire une adaptation conceptuelle des mots, afin que ceux-ci ne s'éloignent pas trop de leur signification originelle et que la pensée sous-jacente ne soit pas dénaturée.

Nous invitons les compagnons et les compagnones à prendre en compte les efforts faits afin d'arriver à un document qui, dans les différentes langues, soit le plus fidèle et compréhensible possible et nous souhaitons que les rédacteurs bénéficient de toutes les circonstances atténuantes s'ils n'ont atteint ce but que de manière partielle.

Évidemment, ce seront la compréhension, la joie et la confiance des compagnones et des compagnons qui pourront donner le plus de valeur possible à toutes les tensions de l'univers anarchiste de la tendance informelle, insurrectionnelle et internationale.

Introduction

Un spectre se montre sur Terre : le spectre de l'Anarchie

Contre ce spectre ont conjuré, en meute, tous les États du monde ; le Capital et les religions ; les démocrates et les fascistes ; les partisans de la mondialisation et les nationalistes ; les social-démocrates, les populistes et les marxistes de tout acabit.

De ce fait, découlent deux conséquences :

– la première est que l'anarchisme est déjà perçu comme une puissance par le système de la domination techno-postindustriel-hétéro-patriarcale, qui subjugué le monde d'aujourd'hui ;

– la deuxième est que le moment est venu que les anarchistes expriment leurs idées, leurs tendances et leurs désirs au grand jour (tout comme dans l'obscurité de la nuit) et devant tout le monde, et qu'ils réaffirment leur lutte ancestrale contre toute autorité, se mettant ainsi à la hauteur de cette légende noire du spectre anarchiste, avec un ensemble de réflexions pour le XXI^e siècle.

Ces pages se veulent une très modeste contribution dans ce sens, ainsi qu'un exercice intransigeant de réaffirmation anarchiste, en construisant une agenda de dialogues au sein de la constellation bigarrée de groupes (et d'individualités) qui composent la tendance informelle et insurrectionnelle ; c'est pourquoi nous proposons à l'attention de toutes et tous les anarchistes de différentes régions du monde le suivant ensemble d'analyses, écrit à plusieurs mains depuis des endroits différents de la planète, de façon à collecter les inquiétudes, les pensées et les pratiques de toute la galaxie des différentes tensions, au-delà des barrières linguistiques.

Nous espérons que cet effort puisse favoriser le nécessaire renouvellement théorique-pratique et la redéfinition, actualisée, de nos traits (fondamentaux), avec une emphase particulière sur la critique radicale du pouvoir et sur l'éthique de la liberté, en créant un nouveau paradigme anarchiste commun, capable de dépasser la dispersion actuelle et d'atténuer les divergences internes, tout en reconnaissant les différences irréductibles, mais toujours bienvenues, en orientant toutes les tendances vers le soutien de notre substrat commun, et avec la réalisation d'un « lieu-espace » international qui contienne l'appropriation immédiate de toute forme d'attaque contre les pouvoirs établis et à établir.

Face à la paralysie répugnante des fractions du prétendu « mouvement » qui aujourd'hui applaudissent le Pouvoir et obéissent sans réserve aux préceptes de l'État – en encourageant la réclusion et les « distances de sécurité » – c'est à nous de promouvoir plus que jamais la tension anarchiste et de faire l'apologie de l'insurrection sur tous les toits, face à l'avancée du nouveau système de domination qui est en train de se développer (et qui est beaucoup plus autoritaire et prédateur de ceux du passé et du présent).

*Nous vivons en des temps de pandémies : c'est à nous de « transformer en virus » la sédition anarchiste, partout sur Terre, jusqu'à ce que ne reste plus aucune trace de l'existant !
Gardons une distance de sécurité avec le Pouvoir et allumons la flamme qui se rependra sur toute la prairie !*

La destruction nécessaire du « travail »

Depuis longtemps, on exige le droit au travail, le droit au pain et, franchement, nous sommes en train de nous abrutir avec le travail [...] Nous, les anarchistes, ressentons l'humiliation de cette lutte pour échapper à la faim et nous souffrons de l'offense de devoir mendier un bout de pain, que l'on nous donne de temps à autre, tel une aumône, à la condition que nous renions ou mettions de côté les instruments inutiles de notre anarchisme (si vous ne voulez pas utiliser des moyens illégaux pour défendre votre droit à la vie, il ne vous restera que le cimetière, pour vous reposer).

Severino di Giovanni

Les deux dernières décennies du siècle dernier et les deux premières de ce XXI^e siècle ont vu la renaissance séditionnelle de l'anarchie, en particulier de la tendance insurrectionnelle et informelle, spécialement en Europe et dans les pays de l'Amérique Latine. Ce « réveil » anarchiste est dû, dans ses éléments essentiels, à deux facteurs qui se sont consolidés et entrelacés de différentes façons au cours du temps, en plus de la conjoncture, partiellement favorable, qui a permis l'important phénomène de 68 et l'expérience inégalée du 77 italien.

Le premier facteur est complètement interne au mouvement anarchiste, puisqu'il se développe, dans certaines régions, à partir de la critique d'une partie de celui-ci à l'encontre de la partie à l'époque majoritaire, à savoir l'anarchisme organisé dans des structures de synthèse (généralement des Fédérations) apparentées à des structures syndicales (syndicalisme révolutionnaire ou anarcho-syndicalisme).

Le deuxième facteur, lié spécifiquement à un tel « réveil », est l'effondrement définitif des pays du socialisme réel (à partir de 1989), ce qui a déterminé, au niveau global, la crise irrécupérable de toute illusion marxiste, dans toutes ses versions, et la faillite la plus retentissante de leur idéologie.

Ces deux facteurs sont complémentaires, étant donné qu'ils sont le résultat de la « conclusion » d'un cycle du capitalisme, plus précisément de sa version à prédominance industrielle, et du visage politique correspondant : l'État-nation.

Le capitalisme et l'État moderne, les deux aspects complémentaires de la réalité socio-économique et politique sortie de la société du Moyen Âge, ont érigé en élément dominant dans la vie des hommes le TRAVAIL, c'est à dire l'un des moments qui constituent la vie humaine, qui ne pourrait qu'artificiellement être fragmentée en « secteurs ». Le fait est que, depuis la naissance de la discipline de l'économie (c'est à dire de l'étude, l'analyse et l'interprétation des différents facteurs qui participent au fonctionnement et au développement du capital), on est arrivé à la conclusion que ce qui produit du profit n'est rien d'autre que le TRAVAIL humain, c'est à dire la dépense d'énergie de la part d'hommes coordonnés dans le processus productif. Sans cette dépense d'énergie de la part des êtres humains ni la terre, ni les matières premières, ni les autres instruments de production (que ce soit la faucille, le marteau, le métier à tisser ou l'industrie) n'augmenterait le capital investi, qui devient plus important qu'au début seulement à la fin du cycle du travail. Bien entendu, dans un régime capitaliste, l'élément « travail » est un concept qui déborde sa signification étroite (dépense d'énergie et de temps de la part des travailleurs-prolétarisés, c'est à dire ceux qui sont obligés de se vendre soi-même au capital en échange de ce qu'il leur faut pour survivre), mais indique de façon générale l'ensemble des activités et des moments humains qui sont mobilisés par la production du profit : l'énergie des travailleurs à proprement parler, le temps que le capitaliste emploie pour mieux utiliser la coordination des énergies des travailleurs, ainsi que le temps et le capital demandé aux structures financières indispensables aux différents processus productifs. C'est précisément ce concept de *travail* qui – ensemble avec les autres versions

idéologiques des différentes disciplines (positivisme, progressisme, historicisme et tous les autres -ismes) – a soutenu jusqu’à aujourd’hui le système du capital-État. Ce n’est pas un hasard si l’on a inventé le slogan « *le anoblit l’homme* », qui accompagne le système depuis l’accumulation primitive du capital, et marque d’une certaine façon le passage du primat du commerce, en tant que source de richesse, au primat du « travail » en tant que source d’accumulation de la « richesse des nations ».

Aucune des versions du « socialisme », inclus l’anarchisme, n’a mis fondamentalement en discussion cette idéologie, de façon que, mis à part les critiques acerbes à l’encontre du capitalisme à cause des effets destructifs et inhumains qui sont les siens, ce qui a prévalu a été la vision historiciste fortement marxiste (mais largement anticipée par Proudhon et d’autres avant lui) selon laquelle le capitalisme (dans sa version industrielle) représenterait le développement maximal des capacités productives de l’être humain et provoquerait donc la contradiction macroscopique du capitalisme lui-même, c’est à dire la socialisation du travail (pour l’indispensable production industrielle, collective) et l’appropriation privée (de la part des capitalistes) d’une partie du travail collectif (le profit). L’avènement de la résolution de cette contradiction – la socialisation du profit suite à l’expropriation des moyens de production par les travailleurs (le prolétariat) aurait signifié, dans l’avenir, la réalisation de la justice sociale, c’est à dire la création de la société égalitaire où l’exploitation, l’oppression, la domination de l’homme sur l’homme auraient été bannies pour toujours de la Terre (une représentation d’un futur paradis sur terre, de la part des mêmes forces de l’espèce humaine qui mûriront, le long de l’histoire, les éléments décisifs dans un sens de libération).

C’est au sein de la domination « idéologique-culturelle » et matérielle du capital-État que l’anarchisme, dans sa pleine maturité, a élaboré, au cours des décennies entre XIX et XX siècle, son propre paradigme, cela de façon tout à fait semblable, pour tout dire, aux partis et aux mouvements socialistes et communistes de l’époque : l’organisation anarchiste spécifique et l’organisation anarcho-syndicaliste traduisent la vision de l’anarchisme de ces temps-là, focalisée sur le fait de rassembler les forces prolétariennes dans un front capable de prendre possession des grands moyens de production, dans le but de le socialiser par la force et donner ainsi naissance à la nouvelle « société libertaire ». Le moment « matériel », c’est à dire tout ce qui est en relation avec la production de marchandises et touche donc au « travail » et au « profit », c’est à dire l’essence elle-même de la société capitaliste, n’a jamais été mis en discussion par aucune des variantes du socialisme, mais au contraire il est devenu l’hypothèse centrale de la prétendue société libérée de l’avenir.

Dans une telle optique, on trouve nécessairement, aussi pour l’anarchisme, une focalisation sur le monde du travail, en particulier sur le prolétariat et les mécanismes de son exploitation (extraction du profit), sur lesquels on devrait s’appuyer pour renverser les rapports sociaux, pour la révolution, à travers l’inévitable insurrection généralisée permettant l’expropriation, de la part des travailleurs, des grands moyens de production.

Évidemment, selon une telle conception les moyens de production dominants dans le régime capitaliste sont considérés comme indispensables aussi pour la société libérée ; d’où l’attention à leur sauvegarde pendant le processus insurrectionnel révolutionnaire, en vue de leur utilisation future. Les choses étant ainsi, l’organisation syndicale révolutionnaire, inspirée par les fondamentaux de l’anarchisme, devient le pivot par lequel peut se faire le passage à l’anarchie.

Si la révolution russe de 1917 semble confirmer, dans une certaine mesure, la vision anarchiste et l’anarcho-syndicalisme en sort renforcé, la contre-révolution léniniste-bolchevique provoque un premier problème, à un tel point que le mieux de l’anarcho-syndicalisme « russe » qui a survécu à l’extermination de la part des communistes et a été contraint à l’exil, ébloui, d’une certaine façon, par les méthodes des bolcheviks, fait la proposition d’une organisation spécifique –rigidement disciplinée – qui aurait vraisemblablement pu rivaliser avec le parti léniniste : la « Plateforme d’Archinov ». Il s’agit en réalité d’un théâtre efficientiste avec des ambitions de parti, qui n’a jamais surmonté l’analyse critique des anarchistes les plus significatifs des années 20 du siècle dernier (Errico Malatesta, Camillo Berneri, Alexander Berkman, Emma Goldman, entre autres).

Ce qui est certain est que la vision dominante parmi l’immense majorité des anarchistes de cette époque-là n’a jamais soumis à un examen critique les bases de la société capitaliste et a donc gardé *le travail* comme colonne vertébrale du projet anarchiste révolutionnaire et, par conséquent, l’anarcho-syndicalisme comme axe principal.

Ça sera dans le contexte de la révolution espagnole de 36-39 qu'émergeront dans toute leur gravité les limites macroscopiques de cette vision, qui a toujours privilégié un moment spécifique de l'expérience humaine, au lieu d'en favoriser la symbiose avec les autres moments de la vie.

Le « travail », peu importe comme il est vu, et pareillement à tout autre élément de la vie et de la lutte contre tout système de domination, ne peut pas représenter, dans une vie libérée de toute contrainte, un moment privilégié sur lequel « aligner » les autres moments. C'est dans le contexte de la société capitaliste et de l'État, où l'extraction du surplus (le profit) est absolument indispensable, afin de répondre aux besoins du capital et de la gigantesque machine bureaucratique, militaire, politique, idéologique qui lui appartient (à l'État), que la « base matérielle », c'est à dire le travail et l'organisation de la production, constitue le pilier fondamental sur lequel aligner, en les contraignant, tous les autres éléments de l'ensemble de la vie humaine. C'est dans le contexte de l'État-capital que trouve sa « raison d'être » la fragmentation de la vie humaine en « temps de travail », temps « libre », temps de « repos », etc., jusqu'à ce que les mêmes exigences du capital et de l'État – et là on est déjà à notre époque – demandent non pas le « dépassement » de la fragmentation de la vie, mais l'interchangeabilité des différents moments, de façon à réduire la vie dans sa totalité à une seule fonction (variable), qui dépend des mêmes flux de « production » : *la vie est toujours et seulement temps du « travail », c'est à dire temps de la marchandise et donc du profit.*

L'horizon conceptuel que la modernité occidentale (État-nation et Capital), pendant son histoire tumultueuse, a déterminé à niveau de la planète entière – et dans laquelle le « travail » prévaut – est tellement pénétré dans l'inconscient collectif et dans la vision de la vie des gens, qu'il arrive à structurer notre façon de penser et de nous conduire, en s'imposant comme un dispositif cognitif « universel », au service de la domestication humaine, qui empêche le développement de l'emphase et de la puissance de l'insurrection, en cédant toujours plus le pas aux excès de la positivité. C'est tellement le cas que, ces dernières décennies – à la suite de la restructuration capitaliste – la critique révolutionnaire traditionnelle n'a même pas réussi à érafler le système de la domination : toutes les tentatives de « changement » sont restées coincées dans ses pièges.

Si nous nous focalisons, maintenant, sur le camp anarchiste, il faut souligner qu'au sein de nos milieux seule la tendance insurrectionnelle et informelle – portée jusqu'à son bout théorique-pratique – a été capable d'ouvrir les portes à un puissant geste de sédition contre toute autorité, en rendant possible de nos jours la lutte anticapitaliste et anti-étatique, en arrivant à mettre en discussion et à contrer la politique sociale existante, en modulant ainsi la lutte anarchiste sur la réalité de l'exploitation et de l'oppression de cette époque, avec une attention particulière à la destruction nécessaire du travail.

Et c'est justement à partir de la nouvelle version du « travail », produite par la mise en œuvre des nouvelles technologies, que le nouveau modèle productif a été rendu possible, avec la réduction au minimum de l'apport d'énergie humaine dans le cycle de fabrication et de transformation des marchandises. De telle manière, on a augmenté démesurément l'adéquation des esprits aux nécessités de la marchandise, en nous expropriant la capacité de faire la différence entre des exigences réelles et des exigences fabriquées, en provoquant l'interchangeabilité entre des biens réels et des biens virtuels et en dédouanant la nouvelle version du slogan si cher au capitalisme : « *le travail mobilise l'homme* » à la place du dépassé « *le travail anoblit l'homme* ».

Déjà au beau milieu de l'ère industrielle, on a inventé, au fil du temps, des marchandises inédites (que l'on pense au plastique), et des objets largement répandus, mais qui satisfont seulement des besoins artificiels. La publicité n'est pas la simple réclame d'une marchandise, elle est aussi un produit en soi, dont la consommation produit du profit pour des personnes qui ne se situent pas du tout dans un quelconque cycle de production de biens réels ! Les chômeurs, les éternels « sans-travail », en plus d'être un frein efficace pour les requêtes des travailleurs des différents secteurs de production, sont à leur tour des producteurs de profit réel, quand ils consomment de la « publicité ». Cette situation a été mise en valeur de manière extrême quand le système s'est élargi de façon spectaculaire, par la quotidienne mise sur le marché, à un niveau global, de nouvelles technologies toujours plus systématisées au sein d'un complexe pleinement connecté.

La manipulation de tout type de ressource naturelle est en train de modifier tout organisme vivant, le transformant en une marchandise qui ne peut plus se reproduire de façon autonome : l'être humain lui-même, comme les autres animaux, a été adapté, peu à peu, aux nécessités d'expropriation totale, de la part des

monopoles, et la concurrence entre les géants de la technoscience entraîne chaque jour de nouvelles adaptations qui ravagent les rares espaces restants pour l'autonomie et la nature sauvage, que ce soit pour les êtres vivants ou pour les écosystèmes. La stratégie concurrentielle d'arriver en premier à inventer/ajouter quelque chose d'inédit, afin de dominer le marché de pointe du post-industrialisme, est devenue une lutte de tous les jours où, dans chaque recoin de la planète, les gens, emportés par le tourbillon sans fond de l'innovation, reproduisent le système de la destruction, causent l'épuisement de toutes les ressources, la pollution à des niveaux irréversibles de tous les environnements, des conflits toujours plus vulgaires et sanglants, des génocides en toute impunité.

Dans un cadre de ce type (où la machine productive elle-même est objectivement préparée à être immédiatement transitoire et convertissable, selon les rythmes d'une consommation fugace et du caractère provisoire d'une marchandise autant fugace, virtuellement assujettie aux changements, devenus attractifs grâce à la campagne publicitaire permanente en faveur de l'« innovation ») le travail traditionnel, effectué par celui qui, à une autre époque, était le prolétariat, a perdu toutes ses fonctions. Il n'y a plus besoin du spécialiste, de la main d'œuvre professionnelle, de l'habileté de l'ouvrier, dépassé par la standardisation et par la très grande vitesse des nouveaux rythmes, dictés par la technologisation du cycle productif dans son ensemble. Ce qui est demandé est la disponibilité complète, jour et nuit, 365 jours par an, avec des horaires flexibles, sur la base de la commission immédiate et urgente, à satisfaire avant que le concurrent puisse le faire à des coûts encore moindres.

Celle qui, à une autre époque, semblait être l'arme la plus puissante des travailleurs, c'est à dire l'instrument organisationnel et la lutte syndicale, dans ce nouveau cadre n'est pas seulement une arme de taille au service de ce système hallucinant, mais elle acquiert même le rôle de l'un de ses soutiens les plus importants, à côté d'autres de la même importance. Cela parce que le syndicat adapte aux exigences du système la disponibilité de main d'œuvre, c'est à dire des personnes réduites à une position subalterne, à un appendice de la machine-système.

Essayons d'approfondir mieux cet argument, afin de le clarifier une fois pour toute.

L'utilisation de la vapeur et, ensuite, le moteur à combustion et l'énergie électrique ont permis le remplacement de la force humaine, animale et des autres forces naturelles (eau et vent) en tant que force motrice ; il y a donc eu l'énorme développement industriel des deux siècles derniers. Les biens produits à grande échelle, bien qu'introduits dans le commerce dans le cadre du système capitaliste étatique, satisfaisaient, globalement, les besoins réels de leurs consommateurs. L'horizon au sein duquel les forces révolutionnaires concevaient le dépassement de la société assignait une valeur indubitable à la production des biens nécessaires à l'existence humaine (chose qui, pourtant, ne mettait pas en doute le capitalisme en soi) : les biens produits, les sources d'énergie découvertes et appliquées à l'industrie, le façonnage de nouveaux instruments de travail et de production (que l'on pense aux tracteurs pour labourer la terre, au train pour transporter les personnes et les marchandises, etc.) semblaient indispensables aussi dans société d'après la révolution.

L'organisation syndicale des travailleurs de l'industrie et de la terre, conçue dans ses formes révolutionnaires, était cohérente avec l'ensemble des revendications du prolétariat, qui exigeait des salaires dignes, des horaires de travail en adéquation avec une existence supportable, la salubrité des lieux de travail et la conquête de conditions sociales toujours plus avancées (retraite, assurance sanitaire pour tout le monde, etc.), mais lorsque une phalange consciente d'exploités vise à prendre d'assaut et à exproprier les moyens de production des mains des expropriateurs de toujours, dans le but de réaliser l'autogestion socialisée non seulement des instruments de travail, mais du travail lui-même et de l'intégralité de ses fruits, cette arme puissante (l'organisation des travailleurs) s'avère obsolète.

Certes, les anarchistes non plus (mis à part quelques rares, heureuses, exceptions et seulement de façon superficielle) n'ont pas été capables d'entrevoir la gigantesque contradiction propre à toute forme de syndicalisme, qui consiste dans la nécessité de négocier avec l'ennemi de classe lors des luttes partielles visant l'amélioration des conditions immédiates ; l'objectif ultime, en réalité, était d'annoncer la révolution proche, en passant sous silence les questions de fond. Tout comme l'on passait sous silence d'autres thématiques qui, au contraire, nous semblent aujourd'hui inéluctables pour leur gravité – pour avoir un aperçu de ce dont on parle, que l'on pense par exemple à l'empoisonnement de la terre, des eau et de l'atmosphère, ou à l'épuise-

ment des ressources et à l'extermination des espèces animales.

La conception de l'objectif ultime, qui arrive bientôt, car fruit des conditions propres du capitalisme industriel dominant, faisait en même temps mûrir au sein de la classe travailleuse ce que l'on pourrait définir comme une vraie « culture », c'est à dire une « vision du monde » où tout tournait autour du travail : le travail en tant qu'instrument et lieu de production de ce qui est indispensable pour la vie humaine, le travail comme centre de la vie, des savoirs, des relations interpersonnelles et des relations entre personnes et nature, cette dernière étant conçue comme un espace/objet inépuisable mis à disposition pour la satisfaction des nécessités humaines (*cette conception anthropocentrique aussi s'avérait être un « joli » héritage que le capitalisme aurait laissé à la future société libérée!*).

Aujourd'hui, au beau milieu du changement structurel du capitalisme, avec des systèmes productifs qui son aptes à produire des marchandises qui satisfont, dans leur majorité, des besoins artificiels et/ou faux, utiles seulement pour intégrer la manipulation totale et totalitaire de l'existant, où ce qui est superflu est déguisé en indispensable et les instruments de production sont fonctionnels uniquement à une marchandise donnée, quel héritage resterait-il dans nos mains, mis à part ce qui, aujourd'hui, est en train de nous (et de se) transformer en déchets ?

De quel « travail » allons-nous hériter, mis à part celui d'appui à des « machines » qui fonctionnent toutes seules, autant en ce qui concerne les rythmes qu'en ce qui concerne les formes, les objets et les marchandises qui submergent l'existence et détruisent la vie comme on la connaissait jusqu'à il y a peu ?

De quel type de connaissance pourrions-nous hériter, mis à part celle, misérable, dérivée de l'expropriation mise en œuvre ces dernières décennies par un système intégré de technologies développées *ad hoc*, avec la manipulation de tout organisme vivant, pour réduire à néant les capacités, la personnalité, l'inventivité ?

De quelle « culture » pourrions-nous hériter ? Est-ce que le fatras d'attitudes, de comportements, de « satisfactions » – qui découle de l'aliénation de personnes au désespoir, qui s'accrochent aux marchandises qu'elles consomment ou qu'elles aspirent à consommer, dans un tourbillon de plus en plus impétueux, qui les transforme en producteurs et reproducteurs du système qui les a réduits à des appendices englobés dans les mécanismes de production de marchandises, réelles et virtuelles – pourra-t-il offrir un rêve différent de la réplique de modèles conçus spécialement pour des entités dépersonnalisées ?

Ou bien, il nous reste en héritage cette désintégration des rapports – évaporés dans le broyage de l'industrie traditionnelle et de sa reconversion en laboratoires automatisés et supports informatiques – où la précarité, l'asservissement total, l'interchangeabilité des bras rendent les travailleurs tous également misérables et donc essentiellement inutiles ? Certes, ici et là dans le Premier monde comme dans les autres mondes dépendants, subsistent des poches de vraie culture, de savoirs, de connaissances, de rapports, de langage, subsistent des attitudes des gens, dans des pays et des communautés plus ou moins petits, dans des lieux de travail et des espaces sociaux qui restent aux marges du système ; mais il s'agit de situations qui de toute manière, dans un contexte global, comptent très peu, et dont la survie est due au manque momentané d'intérêt et aux carences de l'actuel capital-État, plus qu'à leur vitalité propre. Ce sont les structures dominantes qui comptent et qui font la loi, celles qui ont englobé dans leur mécanismes tout souffle de vie.

Mais si nous n'avons rien à hériter de ces structures dominantes – sauf à nous leurrer nous aussi et à rester convaincus que le modèle de civilisation actuel, dans ses éléments matériels et spirituels, puisse être utile pour la création de milieux sociaux viables pour tous les êtres vivants, sans gouvernants et sans gouvernés, sans serfs ni patrons, sans genres ni privilèges andro-centrés – en dérive que *tout est à détruire*. Et si, de plus, nous admettons que le « prolétariat », dans le sens de « classe ouvrière » – autrement dit une « classe compacte, vraiment révolutionnaire », qui a mûri sa conscience (de « classe en soi à classe pour soi »), se transformant en « sujet de l'histoire », c'est à dire en force opposée à l'État-capital, destinée à détruire la propriété privée et à bâtir la société communiste – a complètement disparu lors de la restructuration du système capitaliste, nous devrions donc accepter le fait qu'il est illusoire de placer nos désirs insurrectionnels en quelque chose d'inexistant.

Et il en découle aussi qu'aujourd'hui le syndicat – l'organisation des travailleurs ou comme l'on veuille définir le spectacle actuel de la simulation de l'organisation des travailleurs conscients de leur rôle dans la lutte des classes – ne peut qu'accomplir des tâches de complicité, dans la gestion, la stabilité et la rationalisation

des nouvelles structures de l'exploitation, de l'oppression et de l'extraction du profit, s'élevant *de facto* en l'un des piliers fondamentaux du système dominant. D'autant plus que toute hypothèse d'un futur paradis sur terre, au-delà de la domination existante des structures du capital-État, a disparu de l'horizon mental des gens !

Une fois que l'on a dissipé le brouillard qui obscurcissait la lecture de l'actuel système capitaliste, il ne reste plus qu'à tirer une première conclusion : *pour ce qui est du présent historique, et plus précisément pour ce qui est du domaine du « travail », étant donné qu'il n'y a rien qui puisse être utilisé dans un hypothétique avenir libéré, tout est à détruire, jusqu'à ses fondements.* Si quelque chose devait rester debout, cela constituerait immédiatement le piédestal sur lequel s'érigeraient de nouvelles formes de pouvoir centralisé, de domination sur l'ensemble du vivant. La conscience de la gravité de la situation actuelle impose, d'ailleurs, l'*urgence de la destruction.*

La vitesse à laquelle s'imposent les actuels mécanismes d'exploitation, en détruisant de manière irréversible ce qui reste encore de la vie et de l'environnement non subjugué, détermine que la destruction doit être immédiate :

a) pour empêcher que soit achevé le projet demort et de modification, la destruction de tout ce qui est sauvage, l'épuisement des ressources restantes, la destruction totale des écosystèmes, la robotisation des êtres humains et d'autres espèces ;

b) pour interrompre la force centripète de la définitive centralisation planétaire de la domination, autrement on assistera encore plus, dans le futur immédiat, au broyage total et irréversible de toute hypothèse de vie autonome et de vie en commun en liberté, chose déjà fortement compromise par la déracinement et le dépouillement des caractéristiques historico-culturelles et leur dispersion dans le labyrinthe du consumérisme et de la dépendance la plus grossière.

Au début de ce texte, nous avons constaté la forte renaissance, de nos jours, de l'anarchisme, en particulier de sa tendance informelle et insurrectionnelle, largement diffusée dans certaines régions de la planète, et nous avons souligné comme les nombreuses tensions contemporaines ont réussi non seulement à dépasser la cristallisation du mouvement (fasciné par des positions typiques du XIX siècle et des théories ankylosées au sujet de l'organisation et des modalités d'attaque au système de la domination) mais ont même réussi à identifier les différents points fragiles du système dans son ensemble.

C'est exactement à partir de cette réflexion qu'il devient nécessaire de tourner notre regard tout autour de nous, si nous voulons vraiment être beaucoup plus incisifs dans notre attaque. Mais cela ne sera possible que si nous arrivons à articuler toutes les tensions disponibles, de façon à être une force théorico-pratique capable de concentrer l'attaque et de la diriger, de manière destructive, contre les points stratégiques de la domination.

Il est en effet évident qu'aucune action individuelle ou menée par un seul groupe, bien qu'elle puisse être efficace, n'est en mesure d'enfoncer le poignard dans le corps de l'ennemi jusqu'à en provoquer l'écroulement ; au maximum il sera en mesure de lui causer une blessure, qui sera immédiatement pansée, l'ennemi récupérant rapidement. Tel est le scénario auquel nous avons fait face ces dernières années.

Mais nous pouvons et nous devons faire beaucoup plus : dépasser les limites et les manques, rompre le cadre conceptuel qui enserme tout ce qui se passe de nos jours, déraciner, à partir d'aujourd'hui, toute possibilité de restauration des mécanismes de contrôle et renforcer le plus possible toute l'énergie qui s'est manifestée jusqu'à aujourd'hui, tant en termes d'analyse que d'action destructive, empêcher coûte que coûte de retourner dans un immobilisme motivé par la peur.

Seulement par le dépassement de l'opposition idéologique-moraliste, communément admise, « légalité/illégalité » et par la pratique de l'autodétermination permanente, individuelle et de groupe, nous pourrions détruire le « travail » et la société qui le produit.

Vers l'insurrection permanente : pour la destruction radicale de l'existant

« Face à face avec l'ennemi, sans médiations ni concertations : voilà la formule et le symbole d'une pratique d'intervention, d'orientation et de potentialité anarchiste ».

Rafael Spósito

Disons-le comme-ça : peut-être que ce n'est pas une simple question de « croyance », mais il n'est de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, ni de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir ; par conséquence la tentative de persuader les éternels gardiens des « textes sacrés » de l'urgence du renouvellement de nos théories et de nos pratiques, par une redéfinition actualisée de nos caractéristiques, est une bataille perdue d'avance, ce sont des énergies enlevées à l'attaque. Ceux qui n'entendent pas et ne veulent pas voir la nécessité d'un nouveau cap anarchiste, dans le contexte contemporain – face aux restructurations du capitalisme et de l'État, sous le régime des nouvelles technologies – sont ceux qui grossissent aujourd'hui l'ensemble d'obstacles contre lesquels se heurte le développement de l'anarchisme.

Ceux qui restent encore arrimés au modèle traditionnel de l'« anarchisme classique », avec ses organisations de synthèse et/ou ses partis spécifiques – rigidement structurés en de vrais appareils bureaucratiques, où, inéluctablement, l'on délègue la tâche d'effectuer des études analytiques et l'on tire des conclusions, en expliquant du haut de leur chaire *quoifaire* pour contrer l'avancée de la domination –, avec leur vision idéologisée et leur version soumise de la lutte acrate, n'apportent plus rien. Et, sauf s'ils ne tombent pas dans le rôle d'informateurs et/ou de partisans ouverts de l'actuel système historique/social, ils devraient nous laisser complètement indifférents, mis à part pour ce qui en est de leur fonction en termes de propagande (complètement opposée par rapport à nos réflexions).

Le préjudice idéologique de ces « sourds » et de ces « aveugles » par rapport à la tendance insurrectionnelle est toujours plus évident, avec leurs positions ennuyeuses par rapport à l'organisation informelle, sans oublier des distinctions capricieuses entre un prétendu « informalisme gentil » – beaucoup plus tolérable à leurs yeux – invitant à la diffusion communautaire de l'entraide, et un autre, complètement inacceptable pour eux et conséquemment insurrectionnel, qui exhorte constamment à l'attaque contre la domination et « met en danger le « mouvement » en général et plus spécifiquement l'« anarchisme organisé » ».

Contrairement aux préjugés des organisations rigides et de leur idéologie nébuleuse, nous concentrons notre intérêt sur toutes les négations en mouvement, nous focalisons notre regard sur l'ensemble des tensions anarchistes émergentes – depuis les loups et les louves solitaires anarcho-nihilistes, jusqu'à l'*insurrectionnalisme queer*, pour donner quelques exemples concrets –, qui examinent l'ennemi afin de comprendre immédiatement où le frapper de toutes leurs forces. Des tensions qui, si l'ont veut utiliser le langage courant qui semble être devenu usuel dans cette partie de l'univers anarchiste, s'identifient dans l'ainsi-dit « anarchisme d'action », c'est à dire dans l'informalisme organisationnel et dans la pratique insurrectionnelle permanente.

Cependant, au sein de cet univers, on l'utilise fréquemment des concepts qui – que ce soit comme réaffirmation identitaire ou dans le but de nous différencier d'autres luttes et/ou nous détacher de l'immobilisme ambiant – créent encore plus de confusion, entourant encore plus de brouillard épais ce minimum de clarté indispensable pour l'avancement de la lutte anarchiste et pour la création d'un substrat commun.

Dans ce sens, à partir de ce genre de « vision d'ensemble », il est possible de situer des déplacements et des rajustements conceptuels qui, dans leur ensemble, impliquent une rotation que l'on pourrait peut-être

qualifier de « radicale » et qui, de facto, essaye de réorganiser le domaine de la compréhension et des significations.

Il existe toutefois des moments où nous tombons dans de vraies distorsions qui, sans le vouloir, éloignent la réaffirmation intransigeante de nos principes de leur élan insurrectionnel. Dans ces conditions, nous constatons sans cesse que le concept d'« anarchisme d'action » lui-même est parfois réduit à sa plus simple expression.

En fin de compte, on ne peut pas sectionner l'action anarchiste comme une carotte que l'on coupe en tranches, chacune, digeste ou pas, séparée des autres. Toute action anarchiste, dans la perspective de l'anarchisme de praxis, implique un ensemble de facteurs : l'analyse, l'identification de l'ennemi, l'évaluation du projet (auquel on peut participer) dans sa globalité, l'attaque et, par la suite, la systématisation et l'élaboration théorique à partir de l'expérience concrète, etc. Dans le cas contraire, on réduirait notre lutte à la réalisation, limitée, d'actions de la part d'un groupe de spécialistes. C'est pour cela que nous pensons convenable que le concept d'« anarchisme de praxis » inclue cet ensemble de facteurs et non seulement l'« action destructive en soi ».

Il est évident que l'anarchisme d'action est celui qui ne se limite pas à s'user sur le plan de l'« Idée », c'est à dire dans le domaine de l'élaboration intellectuelle, mais qui se matérialise dans des actions concrètes d'attaque du système de domination, en faisant ainsi vivre l'Anarchie.

Mais il est nécessaire de rajouter une précision : tout ce que l'on planifie en tant qu'« action concrète » ne devient pas toujours « effectivement » une attaque, parce qu'il peut se produire des événements qui le contrarient.

Finalement, le concept en question ne doit pas être circonscrit seulement à ceux qui réalisent l'action destructive, mais il doit impliquer tous les complices qui élaborent une infinité de pratiques parallèles, en facilitant l'action : depuis l'expropriation – à l'avance, ce qui rend disponibles les moyens nécessaires pour l'attaque, ou par la suite, ce qui donne la possibilité de la publication/l'impression de textes théoriques élaborés à partir de l'expérience pratique – jusqu'à l'analyse de l'action réalisée.

Si cela est le cas, l'ancien concept d'« action directe » s'insère dans ce même raisonnement et il s'intègre avec l'idée d'« anarchisme d'action » ; elle n'est plus réduite aux schémas d'intervention d'un mouvement ouvrier (presque) disparu, dans le cadre de la grève – comme le sabotage à l'usine ou le boycott – ni à une expression que l'on peut utiliser uniquement pour nos actions destructives, mais elle devient une caractéristique fondamentale du profil et de la position anarchiste.

De la même façon, il existe d'autres concepts brandis comme des « identités » et souvent utilisés de manière confuse. Dans ce sens, nous pensons qu'il est très prétentieux de se considérer comme leurs seuls porteurs, pour se différencier des « autres ». Un exemple est l'utilisation inappropriée de la définition d'« anarchiste individualiste » : cela signifierait vouloir peut-être monopoliser une caractéristique qui est indiscutable pour tout le monde, en tant qu'anarchistes. A savoir que tous les compagnons et les compagnonnes anarchistes sont d'accord sur le fait qu'aucun groupement humain, grand ou petit, ne doit contraindre l'intégration des personnes, mais que nous considérons comme vital le renforcement de l'individualité, de sa force et de ses capacités.

En tant qu'anarchistes, nous sommes conscients que toute « union », bien qu'avec les meilleures intentions, exige toujours la renonciation des individus à la complète disponibilité d'eux-mêmes. En étant uniques – car nous ne sommes pas égaux ! – chacun et chacune essaye d'associer ce qu'il ou elle a en commun avec les autres, non pas ce qui nous différencie et nous sépare d'eux, autrement la coordination commune serait impossible.

Nous sommes néanmoins convaincus de la possibilité de la coordination, dans des moments et des situations spécifiques et avec des finalités convenues à l'avance, sans renoncer à notre autodétermination tactique et stratégique (cela est précisément le but de la réalisation d'un espace insurrectionnel internationaliste).

Certes, on pourrait toujours démontrer, surtout aujourd'hui, quand les « choses » sont désormais claires (mais elles n'étaient pas si claires depuis le début) que le comportement de certains « anarchistes » (surtout du passé, mais aussi d'aujourd'hui) qui ont imposé des limites absurdes, par des organisations bureaucratiques pleines de « déclarations de principe », de « statuts », de « règles » et de milles autres contraintes, n'a jamais

fait défaut. Cependant, lorsque l'on dresse un bilan et que l'on examine le passé, nous ne pouvons pas oublier les réflexions de ces temps-là, à savoir les « mentalités » prédominantes, les lectures trompeuses que l'on faisait à travers le monde, et l'ordre qui était assigné à l'ensemble des choses et des événements. Enfin, nous pouvons encore moins oublier la fascination qui existait, et qui malheureusement existe encore, dans certains milieux, pour le développement quantitatif – aussi bien dans les organisations syndicales que dans celles de synthèse – qui vise uniquement à la croissance quantitative, comme si, par le simple fait de grandir en nombre, on pourrait posséder toutes les « qualités positives » et éliminer a priori toute difficulté, y compris les renoncements, les attitudes autoritaires et les trahisons qui se sont manifestés ici et là, à des moments critiques pour le mouvement anarchiste. Sans parler des déviations de l'« anarcho-populisme », qui prend forme de nos jours : un mélange idéologique infect (créé en laboratoire à partir des ingrédients suivants : un platformisme vétuste et une sorte de léninisme post-moderne, mélangés en proportions identiques et servi ainsi), qui préconise des « gouvernements progressistes » au nom du « Pouvoir Populaire ».

Il est préférable de clarifier de suite – afin d'éviter des malentendus sur ce que nous venons d'écrire – que lorsque nous signalons l'utilisation abusive de la définition « anarchiste individualiste », nous ne voulons absolument pas nier l'existence historique de tels loups et louves solitaires (capables d'éliminer des tyrans et de faire trembler la domination – et la servitude volontaire – de leur époque) au sein de la tendance insurrectionnelle et informelle, ainsi que, même de nos jours, leur puissant apport au conflit anarchiste, par leurs actions audacieuses contre toute autorité. Nous parlons de cette emphase inopportune venant parfois de quelque groupe d'affinité, en contradiction évidente avec leurs postulats, qui parfois arrive à entremêler encore plus l'écheveau et à attiser des différences inexistantes au sein de notre tendance.

Un autre concept qui est souvent utilisé hors propos, comme un « remède universel », est celui d'« affinité ». Au lieu de le voir comme une pratique organisationnelle alternative aux structures rigides de l'« organisation formelle », on le conçoit parfois comme critère « anti-organisationnel », parfois comme « structure de cohabitation communautaire » – comme l'affirment certains « anarcho »-libéraux à côté de la plaque, face à la pandémie de Covid-19, en renonçant à l'attaque – en augmentant ainsi la confusion et en introduisant des contradictions aussi là où elles n'existaient pas (et où elles ne devraient pas exister !).

En réalité, c'est au sein d'événements précis du mouvement anarchiste, et par des débats internes, qui ont eu lieu à des moments différents, que la signification d'« informalité » (c'est à dire de « groupes informels » et/ou d'« organisation informelle ») a atteint une spécificité propre. Ce qui fait que, par exemple, des « groupes informels » concrets ont fonctionné même au sein d'organisations syndicales et spécifiques (comme le groupe « *Nosotros* » du Mouvement Libertaire Ibérique). Il est donc évident que l'« informalité » (des groupes) peut fonctionner très bien au sein de structures organisationnelles rigides, qui se considèrent comme « formelles » en soi, pas tellement et pas seulement parce qu'elles sont formelles dans leur dénomination, mais parce qu'elles sont structurées de la sorte, se réalisent dans un tel but et ont des modalités internes et des paramètres opérationnels qui persistent de façon plus ou moins stable dans le temps, ou qui changent selon des accords pré-établis.

Pour conclure, les groupes informels peuvent œuvrer (et ont œuvré) aussi au sein de la « machine organisationnelle formelle ».

C'est cependant à partir des dynamiques et des débats des dernières décennies du siècle passé que le concept d'« informalité » est porté comme une proposition organisationnelle valide, dans le but de dépasser les limites et les contradictions des organisations historiques, anarcho-syndicalistes et spécifiques/de synthèse : la formalisation des relations au sein d'une machine-mastodonte, qui nécessite du temps et de l'énergie, qui a ses obstacles bureaucratiques et ses formes de rapports pré-établis, qui saigne ses associés, d'autant plus dans le système actuel, qui poursuit son agenda à une vitesse de plus en plus étrangère à toute capacité humaine. Dans un tel contexte, l'instrument organisationnel se convertit en une finalité, il n'est plus un moyen utile en vue des finalités pour lesquelles il a été conçu ! D'où la nécessité de se doter de nouveaux instruments, de nouvelles formes organisationnelles, afin d'adapter le combat anarchiste aux nouvelles structures dominantes, en améliorant les relations immédiates entre les compagnons et les compagnonnes, qui, avec leur fluidité, redéfinissent la nécessité de s'organiser pour faire face aux vicissitudes et aux dynamiques internes et externes.

Mais, même si l'association des compagnons et des compagnones en groupes d'affinité peut aller bien au-delà des limites et des contradictions des structures rigides et des organismes syndicales ou de synthèse – se concrétisant en relations directes qui favorisent, entre autre, la connaissance réciproque et la confiance – il est évident que cette manière de s'organiser, en soi, ne garantit pas l'absence de certaines difficultés, qui ne peuvent être « éradiquées » que par le dévouement constant de chacun. Par exemple, la différence des personnalités elle-même – avec des préparations, des expériences, des capacités d'analyse et de synthèse différentes –, propre au groupe, peut provoquer l'émergence de « leaders naturels » (ni préconisés ni désirés, mais complètement spontanés). Il y a toujours des personnalités qui font plus que d'autres, parfois mieux que d'autres, et il est évident qu'il ne faut pas forcément les frustrer pour les réduire aux paramètres d'une « égalité » mal entendue de « tous » et « toutes ». Par conséquent, la valorisation de la richesse et de la contribution de chacun au fonctionnement du « groupe d'affinité » en fonction du projet partagé dans la lutte contre l'existant, n'exclut pas la responsabilité individuelle de chacun par rapport aux relations internes qui y sont tissées.

De ce point de vue, l'affinité ne nous garantit rien non plus. *Ce qui créera en permanence les freins pour faire face aux moments – « spontanés » ou pas – d'autoritarisme et d'arrogance individuelle et/ou collective, en évitant la formation d'espaces de pouvoir et les attitudes centralisatrices, sera toujours la tension individuelle permanente, de la même façon que cela sera la cas dans un hypothétique avenir libéré. (L'État n'est pas sorti du chapeau d'un magicien, mais d'une situation qui a précédé la centralisation du pouvoir!).*

Un autre concept qui mérite sûrement un moment de notre réflexion est celui de « nihilisme ». En effet, si on l'extrait d'un contexte poétique et on le place face à des conditions réelles, il apparaîtra évident pour tout le monde que son utilisation est partagée par nombre des tensions qui animent l'anarchisme contemporain (informel et insurrectionnel). Il est aussi indiscutable que ce concept est présent dans nos rangs depuis plus d'un siècle, et que des figures remarquables, à la longue expérience insurrectionnelle, s'en sont appropriées, se définissant eux-mêmes, à leur époque, comme anarcho-nihilistes.

Cela étant donné, commençons par souligner les deux acceptions du terme « nihilisme » : même s'il s'agit d'une expression indéclinable, que l'on utilise au nominatif et à l'accusatif, elle peut être utilisée d'une part comme synonyme de « rien », dans le sens de « vide » ou « *nulla res* », c'est à dire l'absence absolue de toute « chose » (ou réalité) ; mais ce terme peut aussi faire référence au « rien » de précis, de défini, de déterminé, dont la conformation peut émerger de l'indétermination de formes stables et/ou changeantes.

Si l'on admet donc l'exclusion a priori de l'anarchisme contemporain des éléments fondateurs du système de domination actuel, à cause de leur inutilité ou dangerosité pour la « société future », il s'ensuit qu'une telle société future ne possède pas de croquis ou de schéma qui puissent la définir et/ou la décrire dans ce monde. *S'il nous faut détruire immédiatement l'existant – à cause des raisons que l'on a rapidement résumées – il est clair que nous sommes nécessairement et obstinément « nihilistes », dans la deuxième acception du terme.* La différence radicale supposée disparaît donc, de facto : d'un côté dans cette vision il n'existe aucune différence dans l'interprétation des choses entre ceux qui se définissent anarchistes individualistes et nihilistes, et qui ne préconisent donc pas un « anarchisme défini à l'avance » ; de l'autre côté, ceux qui se définissent eux aussi anarchistes insurrectionnalistes, mais n'excluent pas l'hypothèse de la possible participation d'un « secteur » des exclus à la dynamique destructrice de l'insurrection, et qui ne conçoivent pas non plus une hypothétique « société anarchiste définie à l'avance ».

Ici réapparaît le vieux canevas individu-société et la différence entre les nommés anarchistes individualistes « purs » et les nommés anarchistes « sociaux » ; cependant, bien au delà des étiquettes dont chacun d'entre nous se pare, il reste clair que l'histoire n'est pas ordonnée de manière « ontologique », mais qu'elle est constituée par les lectures et les interprétations des dynamiques politico-culturelles et sociales, filtrées (pourquoi pas ?) par la sensibilité personnelle et par la tendance individuelle. Néanmoins, au-delà de cette évidence, qui a ses raisons – existe-t-il peut-être des contextes généraux et particuliers qui, même si nécessaires, font que certaines personnes excluent définitivement et d'autres admettent qu'aujourd'hui encore il y a la possibilité d'une participation quelle qu'elle soit de « secteurs de la société » au processus destructif-insurrectionnel ?

Nous avons souvent recours à des démonstrations offertes par l'Histoire, afin de conclure définitivement que toute « Révolution » (dans son acception de « soulèvement populaire contre l'existant », ou insurrection généralisée) a toujours pris le chemin de nouveaux pouvoirs centralisés (à savoir des dictatures), et *en soi* est étrangère et ennemie de l'anarchisme, étant donné que nous luttons contre le pouvoir centralisé. Néanmoins, dès que nous allons plus loin que cette conclusion et nous commençons à faire la différence entre « insurrection » et « Révolution » et/ou nous acceptons la « possibilité révolutionnaire » et une éventuelle « participation sociale », de nos jours, la discussion prend le dessus (et parfois s'enflamme), car l'une et l'autre position peuvent compter sur un arsenal bien fourni d'arguments et ces différences s'exacerbent fortement parce qu'elles sortent des échanges académiques courtois et s'insèrent dans les justifications d'élaborations pratiques et organisationnelles qui touchent à l'actualité (ou pas) du « projet révolutionnaire » et, implicitement, renvoient aux différences quant à la conception quantitative et au conséquent immobilisme, sous-entendu dans l'espoir de « conditions objectives et subjectives » (à savoir le prétendu réveil de la servitude volontaire) pour la concrétisation imminente de l'insurrection généralisée ; cela provoque généralement des divergences et des polémiques normalement irréconciliables.

Face à ce dilemme, il y a des compagnons et des compagnonnes qui choisissent de couper court à la discussion et de la résumer à deux positions, *blanc ou noir* : « Soit nous pensons qu'il y a des possibilités concrètes de détruire définitivement le présent historique, soit nous pensons qu'il n'en existe aucune ».

C'est la conclusion de ceux qui pensent qu'il n'y a aucune possibilité, « ils excluent a priori toute possibilité sur un hypothétique demain libéré et se rangent, étant donné qu'ils éliminent le problème de la nécessaire affinité entre les moyens et les fins, ainsi que toute perspective de destruction du présent, avec ses conséquences ». Et, en effet, on pourrait conclure qu'en minimisant ou en niant la possibilité d'atteindre un tel but, on renie automatiquement « les moyens ». Mais au-delà de la réflexion typiquement anarchiste « les moyens conditionnent la fin », qui répond à la maxime machiavélique « la fin justifie les moyens », en réalité, pour les anarchistes le choix des moyens va toujours de pair avec nos principes éthiques (décidément anti-autoritaires) et n'est pas conditionné par une hypothétique finalité souhaitée.

Naturellement, ceux qui affirment l'impossibilité d'une rupture séditeuse de nos jours et ont la certitude que toute « Révolution » débouchera encore une fois en une dictature – d'autant plus à cause des conditions imposées aujourd'hui par l'hypercapitalisme, multicentrique et très autoritaire, à cause de la technologie et de la redéfinition génétique de tout organisme vivant – n'attendent que de se prononcer contre ceux qui considèrent que la destruction définitive du système de la domination est chose possible, en insistant sur la « carence d'analyse » et la « lecture idéologique » des défenseurs du « projet révolutionnaire postmoderne ».

Mais si, malgré tout, il y a des compagnons et des compagnonnes qui pensent qu'il y a des possibilités de détruire le système centralisé de pouvoir, ils doivent par conséquent mieux évaluer la corrélation des forces et les interactions qui ont cours dans l'actualité, parce que, dans ce cas, la « volonté de fer » du guerrier ou de la coalition de guerriers et guerrières ne suffira pas pour abattre l'ennemi. C'est justement avec une dynamique de telle sorte que le « mouvement anarchiste » (dans son intégralité historique) s'est toujours présenté comme une entité séditeuse – avec l'objectif bien trempé de détruire radicalement la structure institutionnelle – qui, en refusant toute hypothèse de conquête du pouvoir, place l'événement insurrectionnel en tant que moment décisif pour la destruction de l'ennemi. Il est cependant évident que les conditions actuelles ne sont pas les mêmes qu'il y a un siècle. Naturellement, cette affirmation ne signifie pas a priori la négation de la sédition sociale. Nous sommes convaincus que, si demain aura lieu la tant attendue insurrection généralisée, elle sera la bienvenue pour toutes les composantes (individuelles et collectives) de notre tendance, qui l'ajustent et l'orientent toujours vers l'Anarchie ; ce qui ne signifie pas non plus que l'on sera pris par surprise par la généralisation de la lutte de la part de secteurs de personnes exclues, mais que nous sommes prêts face à tout signe de sédition, afin de l'exacerber jusqu'à ses dernières conséquences.

Le fait que, de nos jours, la tendance anarchiste informelle et insurrectionnelle reconnaisse l'inutilité de conserver des éléments du système en vue de leur utilisation future et qu'elle se concentre sur la destruction de l'existant, en laissant ainsi le futur ouvert pour le « nihilisme » – en disant clairement qu'il n'y a rien de définitif ni de définissable dans ce présent – n'amoindrit d'aucune manière sa validité, ni l'importance de son action.

Mais la domination et le pouvoir ne disparaissent pas en absolu. C'est sûr qu'il n'y a aucune tension anarchiste – au sein de la tendance dont on discute – qui ne tienne pas compte de cela et qui n'essaye, plus ou moins, de « trouver des solutions », souvent avec une certaine naïveté, d'autres fois avec des illusions totalement miraculeuses, bien loin d'affronter cette thématique en termes concrets.

C'est pourquoi, parfois, nous rencontrons des compagnons qui – naïvement – inscrivent leurs illusions dans la même logique des relations de pouvoir, sans demander plus, et imaginent la lutte anarchiste comme un camps de bataille où deux blocs s'affrontent pour le triomphe définitif ; certains misent uniquement sur la propagande qui se développerait à partir de l'action destructive en soi, la considérant encore plus efficace si accompagnée par des communiqués explicites ; d'autres placent leurs illusions dans la « contagion » de l'action destructive et choisissent l'anonymat, en réduisant l'action séditieuse à une question biologique ; enfin, naturellement, il y en a qui s'accrochent à l'éveil des gens de leur servitude volontaire ou autres positions similaires, propres aux groupements anarcho-sociaux, dépassées par les événements et les dynamiques du présent historique, qui rend en permanence obsolète toute hypothèse générale – valable partout et pour tout le monde – d'intervention subversive-destructive.

Justement à ce propos, il émerge un autre vieux concept, assez maltraité de nos jours : la « propagande par le fait ». Dans l'histoire, ce concept a eu une signification très particulière, au sein des milieux anarchistes, étant authentiquement définissable comme la diffusion de l'idéal anarchiste par la violence directe contre la domination, c'est à dire par l'élimination physique des représentants du Pouvoir et/ou par l'attaque de ses infrastructures ou de ses installations les plus emblématiques (bâtiments du gouvernement, postes de police, casernes militaires, tribunaux et parlements, églises, etc.). Comme la combinaison des deux termes l'indique, cette divulgation active des idéaux acrates n'exigerait pas l'utilisation des mots, étant donné que le « fait » en soi exprime le sens de l'action, qui ne nécessiterait donc pas d'être accompagnée par aucune revendication. À cette conception étaient liées les réflexions de cette époque-là – visant à une « prise de conscience des masses prolétaires – qui souhaitaient l'appropriation généralisée des moyens révolutionnaires, raison pour laquelle on recommandait de ne pas revendiquer les actions, afin d'en favoriser l'imitation par la majorité des exploités.

Cependant, il n'a jamais été complètement certain que la « propagande par le fait » se limite uniquement et exclusivement à ce qu'« exprimait » l'action en soi. Au contraire, la plupart des fois, l'action était accompagné par des écrits ultérieurs et/ou des déclarations signées par ses auteurs – généralement publiées dans les journaux anarchistes de l'époque – où les raisons de l'action étaient expliquées ou bien, faute de cela, les actions étaient expliquées dans des articles éditoriaux fougueux glorifiant les « martyrs de l'Anarchie » et exposant les motivations, correctes, qui ont poussé quelqu'un à agir contre la domination.

Mis à part quelques très rares exceptions, la plupart des actions de « propagande par le fait » ont sûrement été réalisées par des compagnons et des compagnones anarchistes qui agissaient poussés par leurs convictions et/ou en représailles à cause de l'exécution de leurs compagnons. Jamais n'a eu lieu une « imitation » des actions (qu'elles fussent motivés par des faits anonymes ou par des revendications éditoriales) de la part des secteurs exclus de la société. Au contraire, la « contagion » s'est réalisée parmi les anarchistes eux-mêmes, qui déchiffraient facilement le message de leurs compagnons et optaient eux aussi pour le dépassement de l'attente des « conditions révolutionnaires », surmontaient leur peur d'un pouvoir tout-puissant et agissaient en pleine complicité.

Dans le contexte des dynamiques de l'anarchisme contemporain, où chaque composante cherche « sa » solution, au lieu d'une augmentation des différences, surgissent sans cesse des traits fondamentaux communs à tous et toutes les anarchistes. Tout d'abord, nous constatons qu'aucune composante ne donne absolument pour certain le détachement absolu du « social », étant donné que – même s'ils déclarent ne pas en tenir compte – souvent appellent à aller plus loin dans notre action et dépasser nos limites chaque fois que le moindre germe d'explosion sociale pointe son nez. D'autre côté, ce n'est pas vrai non plus que les présumés « anti-sociaux » n'aient pas un regard pour une possibilité post-insurrectionnelle, étant donné qu'ils affirment ouvertement qu'ils sont attentifs au futur comme ils le sont au présent, avec la détermination de couper court à quelconque intention ou manifestation de pouvoir centralisé, même s'il se définit comme « révolutionnaire » ; simplement, ils ne veulent pas réduire le présent à des paramètres limités, ni donner une connotation de

déterminisme à ce que l'on pourra hypothétiquement construire demain, sur les ruines du présent.

Dans ce même canevas s'inscrivent aussi les « autres », ceux qui restent encore arrimés à des organismes rigides et bureaucratiques. Même si ce secteur est dans l'erreur, en poursuivant des paradigmes complètement négligeables dans le contexte de lutte actuel, il est indéniable qu'ils ne désistent pas de l'intention de rester le plus près possible de la réalité concrète, sans renoncer – malgré nos reproches constants – à aucune des aspirations anarchistes ; conscients que seule l'insurrection permanente ouvre la possibilité d'affronter concrètement le système de la domination, « eux » non plus n'ont pas la prétention d'imposer ce qui arrivera après une hypothétique insurrection.

Pour l'instant, on peut donc apercevoir une sorte de « rapprochement » généralisé, comme diagnostic de la tendance informelle et insurrectionnelle anarchiste, tout en soulignant et en reconnaissant qu'en son sein existent des différences irréductibles dans leurs tensions, leurs préférences et leurs approches à la destruction immédiate de l'existant ; cependant ce fait ne représente pas un obstacle au développement de notre substrat commun, ni ne s'oppose à nos objectifs historiques de destruction de toute domination. Au contraire, il enrichit le terrain pour éviter les aspérités – souvent exacerbés – et ainsi renforcer la compréhension mutuelle.

D'où la proposition de dépasser concrètement les limites et les défauts actuels, dans la perspective d'un possible paradigme anarchiste renouvelé, qui ne pourra plus se limiter à aucun espace « régional », mais qui superpose nécessairement, en protagoniste, une approche internationaliste à sa projection conséquemment insurrectionnelle.

On assiste donc à l'abandon de toutes nos certitudes et au désintéret absolu face aux rituels bureaucratiques des conteneurs organisationnels rigides, au puissant refus des planifications inviolables et incapables de se corriger, et l'on passe à l'exploration des possibilités infinies des nouvelles pratiques, susceptibles de provoquer et de favoriser le chaos, donnant naissance à de nouvelles tensions, qui deviennent mobiles et se reconnaissent davantage dans des dynamiques vitales que dans une stabilité mortifère. Aujourd'hui les histoires prévisibles n'émeuvent plus et les désirs se focalisent dans l'attaque impitoyable contre toute forme de pouvoir, ils se nourrissent du plaisir de l'insurrection permanente et dans la passion pour la surprise, en exaltant la découverte de l'inédit.

Le paradigme anarchiste possible, dans l'actuel système de domination technologique

Malheureusement, certains d'entre nous se sont rangés, vaincus par l'avancée de la réaction, à cause de leur manque d'esprit, d'autres se sont laissés séduire par les offres de l'ennemi. Mais les meilleurs restent parmi nos rangs : ils occupent les places les plus dangereuses au sein du mouvement anarchiste. Ceux-ci, à cause de la colère, de quelques phrases ou mots prononcés sans y réfléchir, pour des raisons purement personnelles ou des divergences idéologiques, au lieu de chercher un accord et la solidarité, se sont haïs et calomniés, en perdant ainsi du temps et beaucoup d'énergie, en laissant de côté la propagande, dans les publications, pour laisser de l'espace à des écrits purement personnels, pendant que la réaction avançait, s'organisant contre nous. Quand nous nous en sommes rendu compte, nous nous sommes trouvés avec les baïonnettes et les mitrailleuses de l'ennemi pointées contre nos poitrines.

Ces derniers temps, ces conflits internes se sont un peu apaisés, mais j'ai observé et j'ai lu qu'aujourd'hui encore on aperçoit des répercussions de certains rancœurs personnelles qui, avec un peu de bonne volonté, peuvent disparaître complètement, entre nos groupes anarchistes. On a beaucoup parlé de certains compagnons et on les a calomniés [...] des entités à l'esprit atrophié accusent les anarchistes de s'être vendus, on ne sait pas trop à qui [...] Ils ne voient pas ou ils n'ont pas voulu voir l'ample propagande et l'agitation qui a été menée partout. [...] Nous ne devons pas prêter l'oreille à ces intrigues et à ces ragots, mais, au contraire, leur montrer notre mépris. On fait tout le possible pour nous distraire de notre lutte contre l'État et le Capital... Que chacun agisse selon sa conscience, que chaque groupe soit libre de son action avec des finalités anarchistes.

Simòn Radowitzky

Si l'on fait abstraction des suppositions qui souvent surgissent des diatribes et des réclamations de la galaxie anarchiste informelle et insurrectionnelle, on pourra percevoir de nombreux éléments communs, fruits de la lutte pour la destruction de l'existant, qu'il vaut la peine de considérer comme des bases essentielles du nouveau cours du mouvement. Et c'est justement à de tels fondements qu'il faut réfléchir, dans le but de mieux les identifier et en débattre parmi les compagnons et compagnonnes de cette tendance, pour trouver des coordonnées possibles afin que chacun.e soit aidé.e dans l'aiguillage de ses armes.

– L'horizon à l'intérieur duquel nous entendons la pensée et l'action anarchiste contemporaine ne prévoit pas une société future donnée, après la destruction de l'existant. Dans le cas hypothétique où l'on arriverait à démolir la domination par une insurrection généralisée, les énergies disponibles concrètement – y compris les anarchistes – seront celles qui proposeront les « accords sociaux », en évitant leur cristallisation définitive et en faisant face à toute situation de commandement-obéissance, d'exploitation et d'oppression. Les compagnonnes et les compagnons, avec toutes nos limites, nous sommes anarchistes car animés par l'inextinguible tension contre tout pouvoir institué et à instituer, c'est à dire contre toute consolidation des relations intersubjectives, pour empêcher leur institutionnalisation – ceci pas seulement en tant qu'appareils légalement institués, mais aussi en tant que comportements et attitudes intériorisés par la plupart des personnes et imposés le long des siècles par la famille, l'école, la religion, le travail, etc.

L'Anarchie, entendue dans son acception de société anarchiste, ne saurait être imaginée ni pensée comme une conquête définitive, mais comme une société en constante ébullition et en mutation permanente, où persistent et se renforcent – contre vents et marées – les conditions et les relations qui nient la possibilité de tout

pouvoir centralisé/institué ; dans un tel contexte, à chaque fois qu'émergent des attitudes et des moments de pouvoir (y compris quand ceux-ci s'autoproclament révolutionnaires), nous forgerons les armes et les armures nécessaires à les combattre.

– En tant qu'anarchistes, nous ne pouvons ni ne voulons rien imposer à personne – dans le cas contraire nous nous nierions nous-mêmes –, nous luttons inlassablement contre toute institution, contre toute autorité et contre tout organisme qui, malgré nous, s'érige ou voudrait s'ériger à notre (et d'autres) détriment, en limitant la pleine liberté. Dans cette perspective, nous sommes conscients que des millénaires de domination ont forgé la servitude volontaire (de ce temps, ostensiblement attachée à la consommation illimitée de marchandises), qui fait face aujourd'hui à une lutte plus coûteuse et plus difficile que par le passé ; cependant, en tant qu'anarchistes, nous pouvons compter sur des sensibilités beaucoup plus affinées et sur des instruments opérationnels qui, au-delà de tous les populismes, permettent de distinguer les responsabilités du patron de celles de l'esclave.

– Ces prémisses ne dérivent pas du tout des élucubrations intellectuelles d'une poignée d'illuminés, mais leurs raisons trouvent leurs racines dans le contexte social mortifère et toujours plus tout-puissant qui caractérise le temps présent. D'un tel contexte émerge l'impossibilité de « sauvegarder » le monde actuel et, en parallèle, l'urgence de sa destruction, afin d'éviter la conquête ultérieure et définitive de tout l'espace vital et l'habitabilité des personnes et des animaux non humains, ainsi que de l'environnement comme nous le connaissons, en mettant en route notre action vers la libération totale de la planète et de chaque être vivant. Ce sont justement ces motivations, assez concrètes et « matérielles », qui animent la galaxie anarchiste insurrectionnelle et informelle qui, en conséquence, dirige ses actions dans le sens de la destruction de l'existant. Il y a cependant des limites qui empêchent de concrétiser cette destruction, en partie à cause de la modification structurelle du pouvoir : cela exige donc l'adéquation de nos instruments opérationnels et de nos méthodes, afin que ceux-ci nous permettent d'obtenir des résultats.

Objectivement, il faut délaissier l'attaque à des « symboles » – qui représentent l'ennemi – pour se focaliser sur un assaut permanent contre ses structures et ses infrastructures (qui sont une partie intrinsèque de son existence). Souvent, de façon involontaire, les compagnonnes et les compagnons gaspillent leurs énergies et leurs ressources dans l'attaque d'« objectifs » qui, bien que non complètement inutiles, sont certainement sans importance en vue de la destruction de l'existant. Ces limites demeurent sans doute à cause du lourd poids du passé que nous portons avec nous, constitué par des vieilles conceptions concernant le « conflit de classe », ce qui nous conduit inévitablement à tirer nos flèches dans la mauvaise direction. Comprendre – toujours plus – le système en vigueur nous permettra d'identifier le noyau et l'écorce, son essence et ses contours. Il est évident qu'une telle opération ne peut pas être mise en œuvre par quelqu'un tout seul, ni par un groupe de personnes, même si on le voulait. Cette carence, cette limite, pour être dépassée, requiert le concours de toutes les énergies disponibles. D'où l'urgence d'un « lieu », d'un « espace » qui permette des occasions de discussion, de connaissance réciproque, d'échange d'expériences et d'instruments conceptuels et matériels, qui favorise le partage de projets, l'élargissement des affinités et permette des rapprochements, jusqu'à recréer – à un niveau planétaire – ce que nous désirons avec toutes nos forces : une puissance destructive explosive, sans qu'aucune composante ne doive renoncer à l'autodétermination tactique et stratégique ni à l'ensemble des perspectives qui la caractérisent.

– S'il est vrai qu'aucune composante (individuelle ou collective) de la galaxie anarchiste de tendance informelle et insurrectionnelle ambitionne le monopole de la lutte contre l'existant ; s'il est vrai que personne, au sein de cette galaxie, n'affirme posséder « la recette efficace » de l'attaque victorieuse contre le système dominant, il faudra donc convenir que chacun a suffisamment de bonnes raisons pour poursuivre à opérer comme il le fait, conscient de ses limites tant au niveau de l'analyse, quant au niveau de l'action (puisque ces deux moments sont étroitement liés). La conscience de la nécessité et de l'urgence de l'action destructrice ne peut pas faire abstraction des rapports de force existants ; en effet, comme tout le monde a pu le constater ces dernières années, aucune composante de la galaxie informelle et insurrectionnelle – à notre connaissance – ne renonce ni à l'objectif de notre action, c'est à dire à l'Anarchie, ni à la « propagande par le fait ». On peut dire ce que l'on veut, mais notre conscience admet (explicitement ou implicitement) qu'en ce moment les rapports de force sont favorables à l'ennemi. D'autre part, nous devons admettre que cela n'est pas complètement vrai

que les ainsi-dits « anarchistes sociaux » de la tendance informelle et insurrectionnelle – en dehors donc des distorsions « anarcho-populistes »/néo-plateformistes – placent toutes leurs illusions uniquement dans le « social », ni qu'ils s'appuient seulement sur la « spontanéité des masses » dans leur recherche du bon chemin vers la destruction définitive de l'actuelle forme de domination ; si c'était le cas, ces compagnons ne soutiendraient et n'attiseraient aucune tentative insurrectionnelle et se limiteraient à attendre que le désespoir des « masses » explose spontanément, en provoquant l'insurrection.

On doit donc admettre que les anarchistes n'ont pas, à eux et elles seuls, la force nécessaire pour détruire ce qui existe, au-delà de la question de savoir si la tension des uns et des autres va dans ce sens. Au même temps, il faut souligner que le fond des critiques continues qui arrivent de ce secteur de la galaxie qui « ne mise pas sur le social » ne vient pas de nulle part, mais se fonde sur le refus de la société entendue comme appendice structurel du système de la domination et, en tant que tel, collaborateur indiscutable et reproducteur du pouvoir.

– En fin de compte, puisque personne ne possède la recette irréfutable pour arriver à l'Anarchie, il faut aussi reconnaître que nous œuvrons tous, en tout cas, avec l'intention de détruire l'existant. Pour le dire d'une autre façon, nos attaques sont certes concrètes, mais, en concordance avec la finalité souhaitée, elles se limitent (toujours et dans tout les cas) à n'être que des *tentatives* qui peuvent, ou pas, se rapprocher de la destruction du capital-État, mais en fin de compte *il ne s'agit que de tentatives, non pas de certitudes*. Par conséquent, chacun – avec un minimum d'humilité – devrait reconnaître la validité d'une « collaboration » réciproque entre les deux formes de lutte (sans doute présentes au sein de notre galaxie informelle) ou du moins laisser ouverte la possibilité d'une éventuelle évolution en ce sens. Et à ce moment on ouvre aussi une porte sur une nouvelle – mais non sans précédents – modalité d'entendre l'anarchisme « d'action » et opter pour un anarchisme sans adjectifs.

– Il y a une question d'importance fondamentale qui émerge des points traités jusqu'ici : si la conception anarchiste de la lutte contre le capitalisme et l'État – créée par la réalité industrielle dominante – envisageait au même temps la destruction et la reconstruction post-révolutionnaire à un niveau mondial (illustrée par la formule naïve « expropriation des moyens de production et leur gestion collective = socialisation généralisée »), la conception anarchiste de la tendance informelle, et par conséquent insurrectionnelle, de notre époque perçoit les choses de manière différente, en particulier en ce qui concerne un hypothétique « avenir libéré » ; elle privilégie le moment destructif et elle reste beaucoup plus circonscrite à l'analyse des conditions imposées par la domination actuelle. Cela est dû, comme nous disions auparavant, à la conscience qu'il n'y a pas d'héritage à sauver pour la gestion future de sa propre vie ; cela signifie que, étant donné l'inexistence d'indications « universellement » valables, chaque territoire, chaque population, chaque région, chaque situation géographique prendra dans ses mains la responsabilité de détruire et de construire (si le cas se présente). Mais, comme nous le savons bien, la « spontanéité des masses » n'est pas un facteur capable de réaliser par elle-même la destruction des fondements de l'État-capital post-industriel (ou hyper-technologique) ; les anarchistes des diverses et différentes situations géo-humaines, nous devons donc nous charger non seulement d'adresser correctement nos flèches destructrices, mais aussi d'être « crédibles » et reconnus par les multitudes en révolte, là où nous œuvrons. En découle la tâche incontournable de connaître le territoire, les personnes qui y habitent et, par conséquence, d'identifier et d'attaquer de manière destructrice non pas des symboles du pouvoir, mais ses structures et ses infrastructures, des nœuds névralgiques par lesquels le système de domination se produit et se reproduit constamment. Il ne s'agit pas seulement du fait que les « solutions » de l'attaque et l'éventuelle reconstruction « post-insurrectionnelle » requièrent la participation des personnes qui habitent dans ce territoire, mais plutôt que ces « solutions » ne seront jamais les mêmes partout sur la planète, malgré la progressive homologation internationale. Comme l'on peut déduire de suite, cet élément essentiel d'évaluation demande avec urgence une confrontation entre les différents groupes de la galaxie anarchiste et le partage d'expériences, d'où chacun pourra tirer des suggestions pour son action, dans tous les contextes géographiques.

Pour terminer ces considérations, indubitablement longues et peut-être ennuyeuses, nous considérons que l'on peut identifier certains éléments qui caractérisent la tendance informelle et insurrectionnelle de l'anar-

chisme contemporain, qui probablement tracent un paradigme différent, beaucoup plus énergétique et fonctionnel à la lutte contre la domination actuelle, par rapport au vieux modèle de l' « anarchisme classique » :

– la nécessité de poursuivre le travail d'affinement de nos capacités de cibler les bases de la domination et non les symboles du système, conscients de l'œuvre d'attaque qui est menée – tous les coups sont permis – et conscients que notre situation, ainsi que l'action destructive en son sein, nous appartient. Nous n'avons rien à attendre en héritage, il n'y a donc rien à préserver pour l'avenir ;

– nous n'avons pas de certitudes à cultiver, mais la possibilité que, avec l'action de toutes et de tous – chacun.e selon ses critères – nous arriverons à démolir une fois pour toute chaque système de domination et l'ensemble de l'existant. Le fait que la destruction définitive de la domination ne soit qu'une « possibilité » ne limite cependant pas notre action destructive, ni nous détourne de l'attaque inflexible (ici et maintenant) contre toute forme de pouvoir, en mettant en œuvre l'insurrection permanente ;

– étant donné qu'il n'existe pas de « recettes universelles », il revient aux compagnonnes et aux compagnons qui agissent dans leurs territoires spécifiques d'identifier les meilleures perspectives pour l'action anarchiste, en favorisant et/ou en participant aux insurrections des secteurs d'exclus les plus déterminés – en étant capables d'orienter la révolte vers la destruction et l'élimination des groupes de pouvoir qui permettent et/ou perpétuent la domination et l'exploitation, y compris les faux « critiques » – ou en agissant énergiquement en tant que groupes d'affinité ou individualités anarchistes, focalisés sur l'attaque permanente, inflexible et directe, contre la domination ;

– la complexité sociale et la « méga-machine » de l'oppression et de l'exploitation sont en transformation constante, ce qui demande la participation de chaque énergie disponible, dans le but de dissiper le brouillard épais qui l'entoure et d'affiner nos réflexions et analyses, en renouvelant notre capacité d'attaque et en renforçant l'expansion de l'insurrection permanente.

Il s'avère donc urgent de donner vie, à un niveau international, à des « lieux-moments » de connaissance réciproque, de critique et d'autocritique, de partage d'expériences et de possibilités de développement de relations d'affinité qui concrétisent cette nouvelle manière d'entendre et de pratiquer l'anarchisme, de façon plus énergétique, en facilitant l'attaque violente contre la domination, en adressant nos énergies vers la destruction de l'existant et en récupérant, de nous jours, l'essence séditeuse de l'Anarchie.

Cette œuvre colossale demande, pour se réaliser, le ferme refus de la logique de l'ennemi (la logique du pouvoir) ; à savoir un ferme refus des propositions d'« assemblées constituantes », d'« assemblées démocratiques » et des mouvements citoyennistes, qui, sans faute, contribuent aux pratiques de la récupération de la part du système, en nous poussant à occuper des places et à auto-gérer la misère, jusqu'à l'arrivée d'un quelque parti qui profite une nouvelle fois de cette expérience et consolide la domination. D'où l'urgence de prendre acte de quelque chose d'irréfutable : l'insurrection sera d'autant plus radicale qu'elle pourra se maintenir le moins normalisée possible, en l'entendant non plus comme un épisode total, unitaire et définitif dans le parcours de l'humanité, mais en l'imaginant comme des centaines de milliers d'insurrections, permanentes pour toujours, lors desquelles des milliards d'êtres humains se révoltent et explorent la libération totale du temps présent.

Février/avril 2020

écrit à plusieurs mains, depuis des endroits différents de la planète